

1

L'aube se devine à peine. Un temps immobile sur ces terres vouées aux grands vents. Vents de mer chargés de sables et de sels, vents du nord : fleuve qui déferle sur le fleuve avant de malmener les arbres et les herbes de cette Camargue où les terres se mêlent à l'eau du Rhône et à celle du grand large.

Une végétation épaisse entremêle ses branchages et noue ses lianes. Survivance des époques bouleversées, du temps d'après glaciers, les espèces du Nord se mêlent à celles du Sud. Le saule, l'aulne, le peuplier côtoient le pin noir. Dans les espaces où nul arbre ne pousse, c'est la salicorne et le tamaris qui dominant. Des touffes de joncs et de roseaux s'accrochent aux rives des bras de fleuve qui divisent cet espace en une multitude d'îles et d'îlots.

La première lueur couleur d'eau trouble brosse à peine les feuillages que les taureaux noirs se lèvent. Ils émergent lentement de leur sommeil et leurs premiers beuglements dérangent quelques échassiers

Brutus

dont le vol mal réveillé rase le sol pour aller plonger dans l'eau grise.

Parmi les taureaux : Brutus. Seigneur de la manade. Le plus beau de tous les taureaux de la Narbonnaise, cette vaste province de la Gaule qui comprend toutes les terres du Languedoc et de la Provence.

À six ans ce mâle aux épaules lourdes, au cou épais, aux longues cornes pointues très relevées règne sur plus de trente sujets. Tous aussi noirs et lustrés que lui. Des vaches, bien sûr, mais d'autres taureaux aussi qui tous lui sont soumis.

Brutus ne s'est jamais battu sans raison. Toujours parce qu'on l'attaquait ou pour conquérir une femelle. Mais tous ceux qui ont osé l'affronter ont payé cher leur audace.

Comme tous les animaux de sa race, Brutus descend de l'aurochs qui peuplait les vastes forêts du nord et de l'est. L'aurochs partit jadis pour venir vers le sud en même temps que son éternel compagnon le cheval. Domesticqués, l'un et l'autre ont été attelés à l'araire.

Brutus, lui, n'a jamais labouré. Il est ami avec les hommes qui le gardent et lui donnent du grain quand l'herbe vient à manquer. Sans doute aurait-il accepté de travailler, mais nul n'a jamais voulu lui imposer pareille corvée. Parce qu'il est le plus beau et le plus fort, on ne lui demande que de procréer.

Brutus

La plupart des jeunes qui sont là sont ses fils et ses filles.

Brutus est un animal d'amour et de violence. Ses gardians l'ont surnommé la brute amoureuse.

À plusieurs reprises, Brutus a connu les arènes de Nîmes avec le hurlement des joules. On l'a aiguillonné de traits et de torches enflammées pour qu'il se lance contre d'autres taureaux. Il a tué par rage de douleur. On l'a même fait combattre un tigre amené d'Afrique à grands frais. L'empereur Marc Aurèle assistait au spectacle. Jamais Brutus n'avait entendu pareil vacarme. Le félin s'est approché lentement. Presque en rampant. Il a tenté de prendre son adversaire par le flanc, mais l'autre a fait front. Le tigre a bondi pour planter ses griffes et ses crocs dans la nuque du taureau, pas assez vite. Levant la tête d'un coup, Brutus lui a planté une corne en pleine poitrine. Il l'a lancé en l'air et s'est précipité pour l'embrocher encore au moment où il roulait dans la poussière. Déjà, le félin avait cessé de vivre. Brutus, immobile, le contemplait sans haine.

Et la foule en délire hurlait son nom à faire trembler le sol et les murailles des arènes.

De ce jour-là, Brutus n'a plus combattu. Des cavaliers romains accompagnés par ses gardians sont venus le contempler d'assez loin. Ils sont revenus trois fois. Ils l'ont bien regardé puis ils ont repris le chemin de la ville.

Brutus

Ce matin, l'aube est triste. Des flamants volent presque lourdement, au ras de l'eau, comme écrasés par le poids du ciel où la clarté ne grandit que très lentement. Les sternes rasant les salicornes, chassent des insectes puis montent d'un coup avec des cris très durs. Elles semblent un instant collées aux nuées immobiles.

De la mer, viennent de grands goélands argentés dont le cri rauque effraie les guifettes qui plongent vers les roubines. Tout près des vaches et des taureaux volent tels des papillons les avocettes noires et blanches au long bec menaçant.

Brutus marche lentement en direction du marais. Le reste du troupeau le suit. Devant eux, rongeurs et couleuvres s'en vont et disparaissent absorbés par la terre et les eaux plus ternes encore que le ciel.

Rien n'est violent. Pourtant, on dirait que ce matin gris sent la mort.

Le plomb du ciel écrase le fleuve. Une aube boueuse stagne sur les terres gorgées d'eau. Les clartés incertaines qui suintent du levant couchent des reflets timides entre les touffes de joncs, les roseaux et la masse plus lourde des saules nains. Le Rhône en légère décrue est encore partout. Sur cette partie de la rive droite où commence la Camargue, des chevaux et des bovins pataugent. Ils cherchent les levées du sol où une herbe maigre sort lentement d'une terre encore froide. L'hiver s'est attardé longtemps pour se terminer par un coup de vent du sud. Le souffle chaud s'est hissé au flanc des Alpes pour faire fondre trop vite les neiges des hautes cimes. Ce flot glacial s'ajoute à un déluge de plusieurs jours.

Sur le fleuve terreux, Vitalis a pu décizer à gré d'eau depuis Condate avec sa lourde barge en cinq journées tant le courant était violent. Il s'est amarré en aval de Trinquetaille.

Brutus

Debout dès les primes lueurs, il se tient à côté de son prouvier, le gros Novellis. Il annonce :

– La remonte va être très dure. Et je me suis engagé à être rendu au milieu de juillet !

Le prouvier hoche sa lourde tête au visage cuivré et aux cheveux blonds presque blancs. Il ébauche une grimace et bougonne :

– Soixante journées... Pas possible... Pas possible...

– Je pouvais pas prévoir pareille crue.

Un moment passe. Un moment de fleuve avec, sous le ciel de deuil, le frôlement de l'eau et le clapotis contre le bordage. Cette voix s'unit à celle du vent miaulant dans le fouillis détrempe et boueux des buissons. Le prouvier dit :

– Avec seulement dix haleurs de plus, on aurait une chance d'y arriver, mais...

– Pas la peine d'en parler, jamais il voudra payer.

La voix est ferme. Vitalis domine son second d'au moins deux têtes. Lui aussi est blond, mais moins clair et avec des cheveux moins fournis sur le devant. Son regard bleu scrute les lointains en direction du couchant.

Le prouvier grogne encore :

– Veut pas payer. Pourtant, à travailler pour le compte des Romains, il doit gagner gros.

Après un long silence il ajoute :

– Il risque de venir encore de l'eau.